

Citons un poème symphonique pour orchestre; un quatuor pour piano et cordes; un *Adagio* pour orchestre à cordes; un *Trio* pour piano, violon et violoncelle joué pour la première fois à Liège par le Cercle *Piano et Archets* et exécuté ensuite dans beaucoup d'autres villes et tout dernièrement à la *Libre Esthétique*; une Sonate pour piano et violon exécutée à Bruxelles, à la *Libre Esthétique*; puis à Verviers, par MM. Jaspar et Zimmer; elle fut aussi jouée à Paris par M. Armand Parent et par MM. Ysaye et Pugno, à la salle Pleyel, où elle obtint un succès retentissant. Citons encore trois poèmes pour chant et orchestre; un triptyque pour chant et orchestre sur des paroles de Verlaine; une ouverture pour orchestre et une symphonie pour orchestre qui vient d'être exécutée à Verviers avec beaucoup de succès.

— Le 6 avril, le puissant *Cercle Verviétois* de la capitale a dignement fêté M. Albert DUPUIS, à l'occasion du brillant succès de *Jean Michel*. Un banquet qui avait réuni de très nombreux convives a eu lieu au local de ses séances. De nombreuses personnalités verviétoises de la capitale, et une délégation notable de Verviers même avaient tenu à se joindre aux nombreux membres du *Cercle*. Le président, M. DROXY, dans un discours fréquemment interrompu par les applaudissements, a congratulé le héros de la fête, dégageant la part qu'ont prise les Verviétois au succès de *Jean Michel*. Il a émis l'espoir « que toutes les promesses que nous donne *Jean Michel* se réaliseront et que cette renommée naissante s'épanouira plus tard en œuvres magnifiques et en gloire définitive pour la plus grande fierté de la Wallonie en général et de Verviers en particulier. »

M. Albert Dupuis pénétré de gratitude et d'émotion, a répondu dans un langage simple dont la cordialité a fait impression. D'autres discours se sont succédé. Puis une partie musicale s'est organisée, où l'on a eu la grande joie d'entendre M<sup>me</sup> Albert Dupuis, dont le charme et la voix d'or ont fait merveille, au milieu des artistes et des amateurs de choix dont dispose le vaillant *Cercle Verviétois*.

Puisque nous parlons du *Cercle verviétois* de Bruxelles, rappelons, d'après son intéressant *Bulletin* mensuel, quelques informations qui ne nous éloigneront point du sujet de cette note.

Des fragments de *Jean Michel* ont été donnés à Liège au concert Ysaye du 18 avril. Le prélude de cet opéra a été exécuté au concert de l'École de musique de Verviers. L'œuvre sera jouée l'hiver prochain à Anvers, à Liège et aussi, paraît-il, à Verviers; elle est également demandée à Berlin. Le Choral mixte, qui vient de se fonder à Spa, consacrera l'un de ses prochains grands concerts, celui du 26 juillet, à des œuvres symphoniques et chorales d'Albert Dupuis, qui dirigera.

Enfin, il était vraiment dit qu'aucun rayonnement ne manquerait à la gloire du jeune maître verviétois: *Jean Michel* a eu l'honneur d'être parodié dans une fantaisie scénique étourdissante intitulée *l'Agent Michel*, où le fameux crâmnignon se chantait sur ce thème: « J'ai mon agent pour rire avec moi, j'ai mon agent pour rire! »



## UN ARCHITECTE WALLON (1)

### Paul Jaspar



U cours de ces dernières années, une pléiade compacte d'artistes originaux s'est révélée sur les rives de la Meuse belge. Tous les curieux d'art connaissent et apprécient l'œuvre réalisée, notamment dans le domaine de la peinture décorative et de l'illustration livresque, par MM. Auguste DONNAY, Armand RASSENFOSSÉ, Emile BERCHMANS. On sait aussi quels prestigieux résultats nous a valu, dans les arts du mobilier, l'esprit harmonieusement inventif de M. Gustave SERRURIER.

Dans l'art architectural, un autre apporteur de neuf s'est affirmé à côté d'eux: c'est le Liégeois Paul Jaspar.

En même temps qu'il mettait une science consommée au service d'une intelligence largement compréhensive, il a prouvé, dans un champ d'action où ses émules les Horta, les Hobé, les Hankar, ont conquis la renommée, une personnalité brillante, nettement tranchée, robuste, diverse et réfléchie.

De fortes études, menées avec discernement, par sa seule initiative, dans la solitude du bureau, l'incitèrent à appuyer sur la raison judicieuse sa conception de la construction moderne. Dans son passage aux académies de Liège et de Bruxelles, il s'adonna particulièrement au dessin d'après l'antique et ne s'attarda guère à scruter les arcanes de l'architecture classique, dont l'emploi dans les pays du Nord lui apparaît à bon droit comme une hérésie.

Il fit ensuite un stage de cinq ans chez le maître Beyaert, aujourd'hui disparu, puis il voyagea en Italie et dans le Nord de la France.

(1) Cette étude, qui fut, pour *Wallonia*, revue et amplifiée, a paru pour la première fois, traduite en allemand, dans la *Deutsche Kunst und Dekoration*, de Darmstadt, numéro de février 1903.

Revenu à Liège, il se mit à étudier avec ferveur l'archéologie du pays wallon. Ces patientes recherches — il n'est pas d'ancienne bâtisse liégeoise qui ne lui ait livré ses secrets — déterminèrent chez lui l'éclosion d'une individualité soucieuse d'utiliser les legs du passé dans ce que leur beauté présente d'invariablement opportun.



C'est dans ce sens qu'il a, à mesure que s'amplifiait sa pensée, élaboré des créations d'un rare intérêt, en s'inspirant, autant qu'il est possible, pour la satisfaction des nécessités contemporaines, de ce qu'il avait relevé de perpétuellement vivace dans une tradition séculaire.

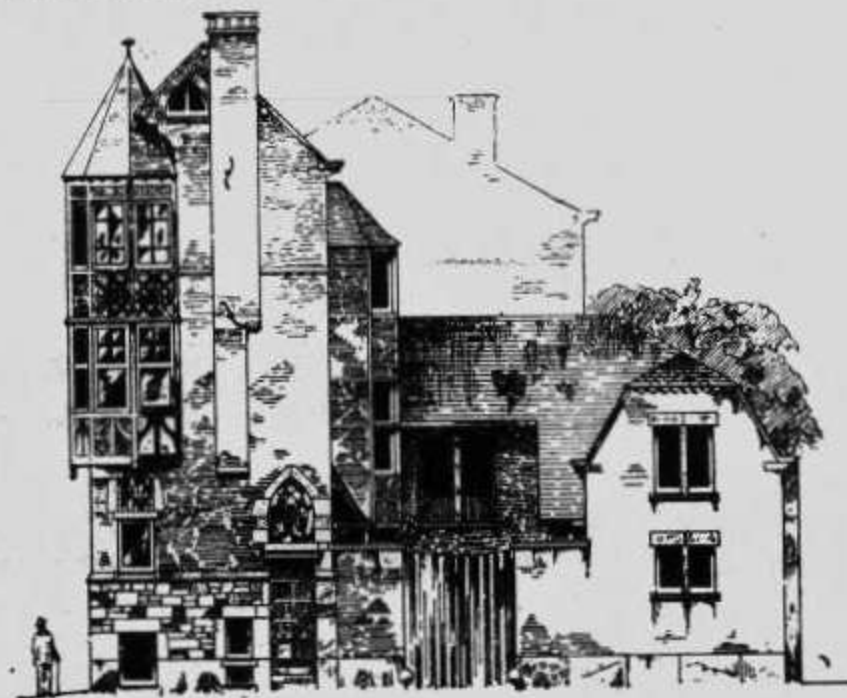
M. Paul JASPAR se refuse, en effet, à admettre cette sorte de nihilisme artistique qui veut que rien n'ait existé avant nous, et qui entend imaginer de toutes pièces un style nouveau. C'est, en un mot, un novateur épris du passé. Son architecture n'est pas seulement originale et pittoresque, elle est profondément rationnelle et vaut d'être commentée en son principe, pour l'édification des jeunes qui, souvent, oublient de réfléchir aux fins de l'art qu'ils cultivent.

Sans doute, il pense que la maison moderne doit être conçue selon nos besoins inédits, selon les exigences naguère méconnues de l'hygiène et de l'esthétique, et il accorde toute l'importance qui lui revient au rôle qu'ont à jouer dans la construction des matériaux jadis inemployés, tels que le fer et le verre. Il est convaincu, d'autre part, que les styles d'autrefois ne peuvent plus — les mœurs s'étant considérablement modifiées — s'imposer dans leur rigueur archaïque. Il est d'avis que notre époque est assez belle, assez significative dans tous les domaines de l'activité sociale, pour ne point se contenter du mauvais goût chaotique qui a si longtemps sévi, et

que l'instant est venu pour elle de s'exprimer dans un style qui soit en étroite harmonie avec son caractère.

Mais il estime aussi, fort justement, que l'architecte d'aujourd'hui doit avoir étudié et pénétré ce qui a été fait dans son art au cours des siècles révolus.

Tirer du vieux du neuf : telle pourrait être sa devise, et tel fut le titre du petit album où il réunit jadis les croquis de quelques-unes de ses créations.

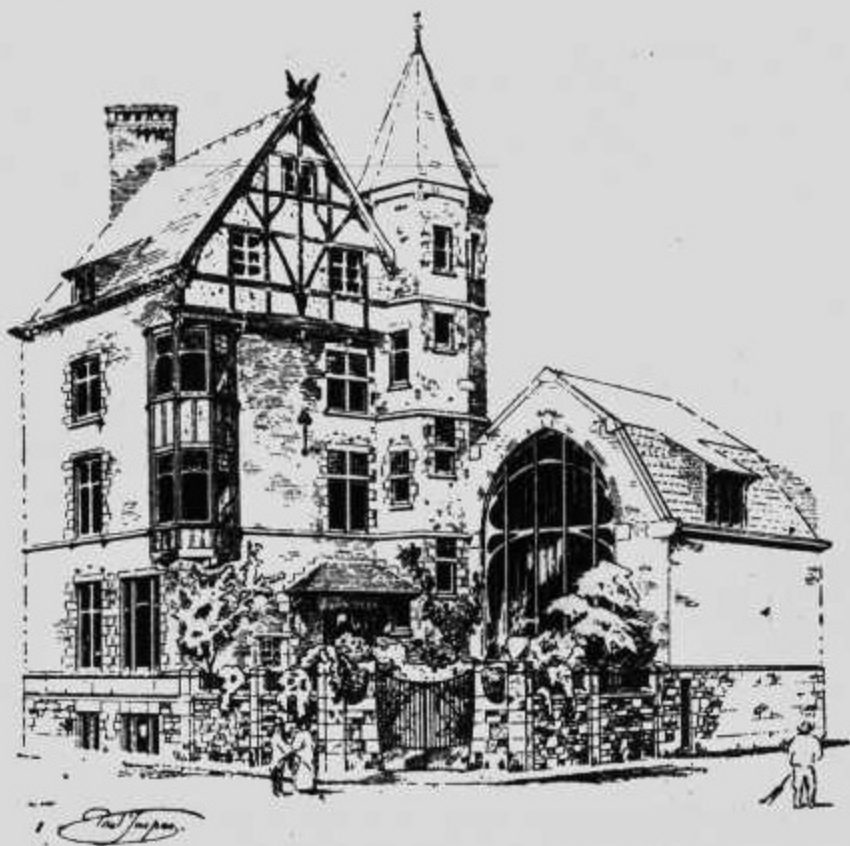


*Maison quai de l'Abattoir. Liège*  
PAUL JASPAR, Architecte. 1909.

Le praticien qui a un bâtiment à édifier doit, selon lui, s'inspirer de l'architecture de la contrée où ce bâtiment doit s'élever dans ce que cette architecture a de spécial et d'immuable, car ces caractéristiques ne peuvent avoir surgi au gré du hasard. En vertu de la loi naturelle qui veut que la fonction crée l'organe, elles sont la résultante de raisons impérieuses que la réflexion parvient toujours à découvrir. Le climat, la nature et la composition du sol, les matériaux qui lui sont propres, peuvent être cités parmi ces facteurs.

Si nous examinons les maisons construites par M. Paul JASPAR,

nous constatons que, tout en étant appropriées de la façon la plus avisée et la moins mesquine aux besoins d'aujourd'hui, elles accusent les particularités judicieusement utilisées de la vieille architecture wallonne. Les matériaux qu'il emploie sont ceux du pays même : moellons, pierres de taille, briques, bois, tuiles, ardoises : il les veut apparents, dans leur beauté naturelle, comme les organes même de l'édifice.



Maison projetée sur l'emplacement de la Chapelle du Paradis.

Le raisonnement, chez cet artiste, s'allie d'ailleurs au sens le plus affiné du pittoresque et du confortable. Ses demeures sont conçues avec une asymétrie qui charme et distrait l'œil, qui intéresse l'esprit avant même qu'on ait pénétré leur belle et stricte ordonnance. A les étudier, on découvre comme une saveur de passé dans l'agrément de leur nouveauté : c'est cette inspiration résolument autochtone et le souci d'un art riant et compréhensif qui rendent si intéressante la personnalité de M. Paul JASPAR.

Le bonheur avec lequel il concilie la logique et la fantaisie s'atteste victorieusement dans tous ses travaux : les reproductions qui

accompagnent cette notice n'ont, à cet égard, nul besoin de commentaire. Il n'est pas de ceux qui, pour faire effort décoratif, recourent aux inventions inutiles ou aux fioritures surannées ; les nécessités du plan primordial, l'emploi rigoureusement économique des matériaux fournissent à son initiative des ressources suffisantes pour faire œuvre pittoresque. Aussi bien, il a gardé des enseignements de feu Beyaert la préoccupation fondamentale d'étudier le moindre détail tant au point de vue de l'art qu'à celui de la construction.



Café du Moulin, Aywaille.

Ainsi, par exemple, il s'attache constamment à suivre les préceptes de son vieux maître dans la recherche d'une silhouette agréable. « Lorsque vous aurez une bonne toiture, une silhouette satisfaisante, disait Beyaert, mettez dessous tout ce qu'il vous plaira. »

M. Paul JASPAR s'évertue d'ailleurs à adapter ses bâtisses aux sites qu'elles doivent *meubler*, différentes si elles s'élèvent dans une rue ou au coin d'une place, différemment décorées si elles forment relief sur un quai citadin ou si elles sont entrevues dans les feuillages d'un jardin. L'emploi des matériaux très variés dans le pays



Li Blanke Mohonne, à Liège. M. B.

lui permet, en effet, d'accorder un rôle important à la couleur : il emploie, au besoin, le blanchiment à la chaux qui diffuse son rire clair dans les verdure et qui a, par surcroît, le double avantage d'être économique et de protéger les murailles de l'humidité et de la chaleur du soleil.

Cette réflexion permanente qui s'atteste à l'extérieur de ses constructions apparaît aussi nettement dès qu'on les visite intérieurement. Ses maisons sont familiales : on y peut avoir, charme inestimable à notre époque, la religion du foyer. A chaque pas se révèle la personnalité d'un ordonnateur artiste, qui a scruté le passé

de la vie wallonne dans ce qu'elle a de plus intimement attirant ; un plaisir permanent naît de la diversité de ses trouvailles, de l'harmonie et du sens pratique qu'elles décèlent. Appropriées aux besoins du confort le plus moderne, ses maisons sont de la plus élégante esthétique sans cesser d'être agréables ; pas un pouce n'y est perdu : il n'a pas son pareil pour tirer d'un recoin qui paraissait inutilisable et disgrâcié quelque agencement dont on demeure ravi. Au surplus, un de ses soucis primordiaux est d'approprier la maison



Société anonyme Métallurgique de Prayon. Bureaux à Liège

qu'il bâtit aux travaux de celui qui doit l'habiter. Il conçoit tout différemment, et de façon à ce que chacun lui sache gré de son heureux esprit d'adaptation, la demeure d'un avocat, d'un industriel, d'un artiste ou d'un simple rentier. Vingt exemples témoignent de cette conscience avisée, dont il faudrait pouvoir détailler ici les preuves.

Ayant longuement et scrupuleusement étudié les arts de la décoration et du mobilier, il entend faire d'une demeure une chose harmonieuse, un tout sans élément disparate. A son avis le simple bon sens, en matière artistique, devrait laisser à l'architecte la

responsabilité du moindre détail dans la maison qu'il édifie. Rien ne serait par lui confié au hasard : ayant la haute main sur l'ordonnance intérieure et extérieure d'une construction, le modèle d'un bouton de porte ou la nuance d'une frise ne pourraient être choisis sans qu'il en ait prescrit la forme ou la couleur. C'est seulement au prix de ces scrupules d'homogénéité qu'on cessera de faire de nos habitations de hideux assemblages hétéroclites.

A présent dans la force de l'âge, M. Paul JASPAR s'est imposé par une infinité de créations qui lui ont valu dans le monde des connaisseurs en Belgique et à l'étranger une notoriété considérable. Mais il est regrettable que l'occasion ne lui ait pas encore été fournie de donner, dans l'érection d'un monument important, la mesure de sa personnalité si originale.

Les maisons, les villas qu'il a bâties, l'hospice de Glain, en voie d'achèvement et qui promet d'être une de ses plus intéressantes constructions, ses études pour la restauration d'anciens édifices liégeois qu'il poursuit dans un esprit dont les lecteurs de *Wallonia* ont pu apprécier l'élévation et la logique, prouvent à suffisance qu'on peut attendre les plus heureux résultats de sa laborieuse et intelligente initiative.

CHARLES DELCHEVALERIE.



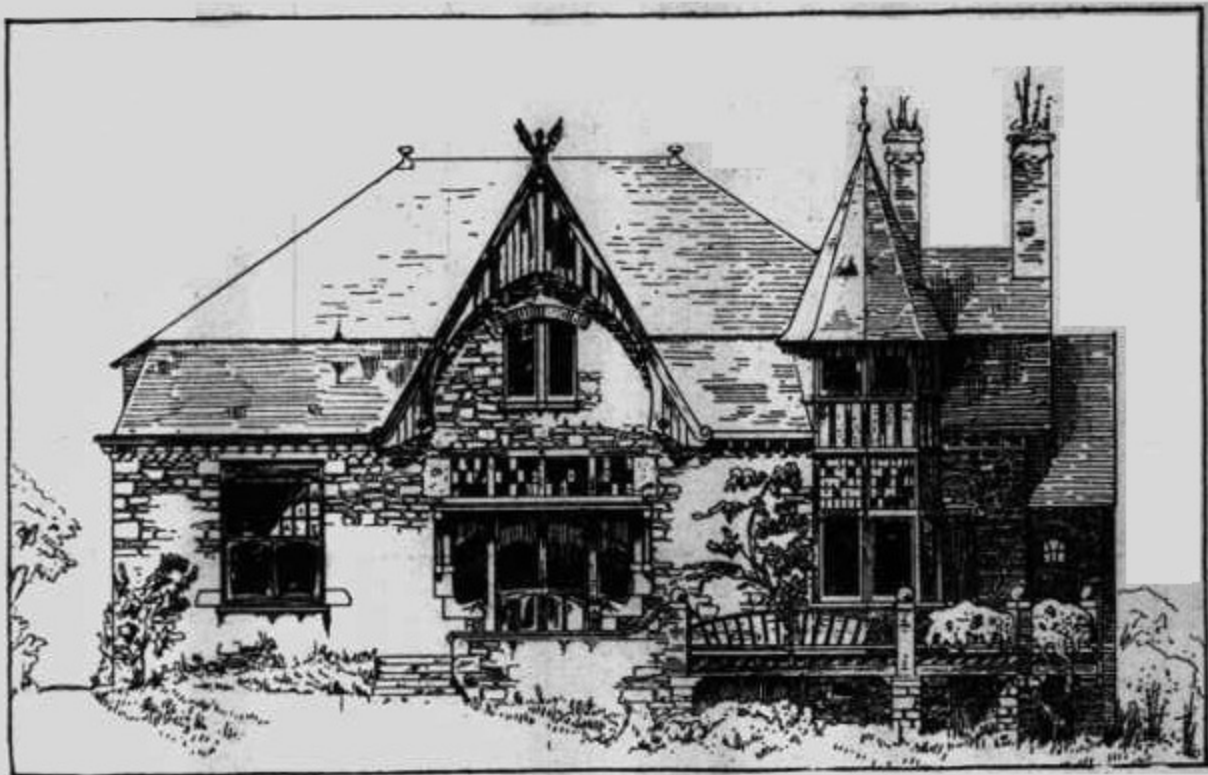
Villa à Barisart les-Spa.



Villa à Spa. M. H.



Buffet de M. J.



Villa à Spa (projet) M. L.



Villa à Sprimont. M. J.

## Le Folklore de la Wallonie prussienne

### La foire de la Saint-Pierre à Malmédy

A la date du 29 juin, fêtes des SS. Pierre et Paul, l'*Armanac dol Samène* nous prévient chaque année que *les grandès djins minet les trêhes*. Mais les dites grandes personnes ne semblent guère se soucier de ces rappels réitérés et s'obstinent à ne plus faire de *trêhes* en ce jour, car, à leur avis, les bals publics les remplacent efficacement (1). A vrai dire, ce sont là cependant, avec le proverbe météorologique : *Saint-Pire plovineûs, quarante jours dandfreûs*, à peu près les seules particularités folkloriques que nous ayons à relever. Cependant nous croyons qu'une courte relation de la foire de la St-Pierre, par maints côtés différente de celles de Belgique, ne pourra qu'intéresser le lecteur.

Comme la kermesse de Néaux (Eupen) a lieu vers la mi-juin, c'est de cet endroit que nous arrivent, quelques jours avant la Saint-Pierre, en grande partie les baraques foraines si impatiemment attendues par tout ce que la ville compte d'enfants petits et grands.

Du préau de l'école, d'où ils peuvent voir la gare sur une hauteur, ils n'ont cessé depuis huit jours pendant l'heure de récréation de scruter attentivement les wagons, tâchant de distinguer sur l'un ou sur l'autre la forme bleue ou verte d'une roulotte de forains. Déçus aujourd'hui, ils fondent leur espoir sur demain, et le matin en se rendant en classe, ils recherchent tous la compagnie de ces garnements qui, plus heureux, peuvent courir les rues quand eux sont depuis des heures au lit. Ils s'empressent autour de ceux-ci, ils s'enquièreent de ce qui est arrivé par le dernier train et ces gamins, qui n'ont pas précisément droit au prix de vertu, flattés de tant d'attention leur débitent les nouvelles les plus invraisemblables et les plus contradictoires. Mais comme la naïveté et la crédulité sont surtout de cet âge, il s'en trouve assez qui, sur la foi des assertions de leurs mystificateurs, dès midi, courent à la gare, et penauds s'en reviennent s'exposer à la risée des autres. Mais quelle joie est la leur, quand enfin la première « baraque » si impatiemment attendue, détache ses couleurs criardes de quelques rangées de wagons enfumés ! C'est, à l'ordre du jour de toute la gent en culotte ou jupes courtes, un événement que chacun commente à sa manière en se rendant à la gare. Et quand, attelée de deux gros chevaux

(1) Sur les *trêhes*, voir ci-dessus tome VII, p. 109 et 110.



Ferme de la Maison de Santé à Glain.



Villa à Spa (exécution) M. L.



ardennais d'un voiturier de l'endroit la roulotte descend, pour se rendre sur la place du Marché, tous ils lui font escorte en criant en chœur : *One baraque, one baraque!*

Après celle-là d'autres arrivent, nombreuses et variées, mais le nombre des enfants qui les accompagnent est de jour en jour plus restreint, car ce plaisir est vieux jeu déjà, tandis que sur le Marché il y a du nouveau. Là on « bâtit », on élève les tentes qui renfermeront tant des choses délectables autant qu'inconnues et les gamins ont mieux à faire qu'à courir à la gare. Avec le sérieux du stratège qui étudierait une place forte, ils se rendent compte de la manière dont est disposée la tente et bientôt connaissent tous les côtés faibles par où ils pourront, dès la première représentation, s'introduire « à l'œil » dans la place. Cet espionnage remplit les loisirs que leur laisse l'école, jusqu'à ce qu'arrive la veille de la foire où tout est terminé ou à peu près.

Au soir de ce jour toutes les tentes sont dressées, même les petites boutiques de bonbons s'allignent toute blanches le long des trottoirs. Mais tout reste encore fermé aujourd'hui et rien ne marche si ce ne sont les machines des « carrousels » que le conducteur contrôle et qui soufflent et gémissent mais dont le bruit bientôt est couvert par la cacophonie canaille des orchestrons qui maltraitent les ouvertures d'opéras les plus en vogue.

Petit à petit la vaste place s'emplit d'une foule endimanchée qui ne tarde pas de s'écouler dans les cafés voisins qui offrent aujourd'hui un tableau tellement chamarré que morne semblerait, à côté, celui d'un caravansérail.

Là-bas, dans un coin, un joueur d'accordéon vous caresse l'oreille de son ronflant instrument, tandis qu'un acrobate au milieu de la place, danse sur les goulots d'une demi-douzaine de bouteilles et qu'à l'entrée une chanteuse s'accompagnant de la guitare, débite d'une voix plus ou moins ferme quelques couplets de café-concert. Un prestidigitateur, qu'une bande de musiciens ambulants suit sur les talons, fait déguerpir l'acrobate et étonne les badauds par ses vieux trucs. Mais à son tour il est obligé de céder la place à un homme-caoutchouc qui, attiré par les sons bruyants de l'orchestre, se charge d'aveugler, par les mille et un reflets des paillettes qui le couvrent, l'assistance déjà abasourdie par le tintamarre des cuivres. Il se tord encore sur sa table qu'un ventreloque impatient d'avoir son tour commence une déclaration à la fille occupée à mettre le grenier en ordre et ne l'interrompt que pour demander le consentement du patron qui est en train de rebaptiser ses boissons à la cave.

Et ainsi remplit les cabarets une foule de saltimbanques,

parlant, expliquant, chantant et disputant, chacun dans son dialecte allemand respectif, car tous sont des représentants de ce peuple de philosophes et de penseurs — comme dirait Mme de Staël. De temps à autre cependant alterne avec ces rudes accents du Nord le suave parler d'un basané enfant d'Italie qui vient vous inviter à acquérir quelque lamentable copie en plâtre des marbres de son beau pays : « *Ecco delle belle statuette a buon mercato! Comprimene Signori.* » Et, accommodant comme il est, bien que ses prix soient fixes, il les baissera de la moitié ou des trois quarts si vous faites mine d'être amateur de ses objets.

Mais déjà l'agent de police est venu annoncer l'heure de la fermeture en tonnant son « *Feierabend* » dans l'entrebâillement de la porte, et le cabaretier commence à éteindre ses lampes, signe évident qu'il est grand temps de regagner ses pénates si on ne veut pas courir le risque de se voir « coller » un bon procès-verbal. Les cafés se vident et seuls quelques vieux habitués atablés dans un coin, terminent leur *brûte* (1) avant de se séparer, tandis que maints jeunes hommes s'agitent déjà sur leur couche, espérant, — souvent en vain hélas! — que la nuit conseillère fera naître, dans leur cervelle inventive, une règle d'arithmétique qui fera se balancer leur maigre avoir avec le doigt pyramidal des étrennes à offrir demain aux parents, aux jeunes frères et sœurs, aux neveux et nièces et — *the last but not the least* — à la fiancée, s'il est gratifié d'une amoureuse aux exigences un tantinet au-dessus de la moyenne. Les débours à faire pour les premiers ne sont ordinairement pas bien lourds, mais pour cette dernière il faudra payer sans compter. Malheur à l'amoureux qui voudrait circonvenir à cet usage; malheur aussi à celui qui offrira une « foire » trop mince à sa future : il se pourrait fort bien qu'il vit l'amour le plus ardent s'éteindre comme une allumette chimique dans une bourrasque. Donc, si le jeune homme parvient à équilibrer son budget, ce sera nécessairement aux dépens de toutes les autres « foires » et aussi des plaisirs qu'il aurait pu s'offrir à lui-même.

Les nuits blanches aussi prennent fin. Et le lendemain, dans le brouhaha qui signale l'ouverture de la foire et assaillit la foule sortant de la messe de 11 heures à la proche église paroissiale, on a tôt fait d'oublier toutes les préoccupations de la veille. La cacophonie des orchestrons, des orgues de Barbarie, des trompettes, des grosses caisses et des cymbales, entrecoupée de temps à autre des appels stridents des sifflets des chevaux de bois, recommence des plus belles et se mêle aux cris des gens et des animaux de ménageries les plus

(1) Jeu de cartes du terroir.

divers. Mais si déjà le bruit de cette foire qui ne le cède en rien au tumulte des kermesses flamandes peut sembler insolite, il est une chose qui l'est plus encore dans cette ville où, disait M. GAIDOZ, l'étranger ne se sent pas en Allemagne. C'est que toute la foire est empreinte précisément du cachet allemand. En effet, pas une baraque — si nous exceptons par-ci par-là une tente que quelque boutiquier de la ville a dressée sur la place pour y écouler un vieux stock de ses marchandises — pas une qui n'ait pour propriétaire un Allemand, pas une dont tout le personnel ne le soit, dont l'enseigne et le programme ne soient en allemand.

Voici sur les tréteaux, devant un « théâtre de variétés », un clown qui débite ses boniments dans la langue de Goethe et invite les gens à entrer; et voilà un charlatan qui dans le même langage, tâche d'écouler sa camelotte, et à engluier gobeurs et gobeuses. Et plus loin, un photographe qui s'ingénie, que vous le compreniez ou non, à vous démontrer les avantages de son système, sur celui du concurrent d'en face. Quand il vous lâche, après avoir figé vos traits plus ou moins ressemblants sur une plaque de tôle, ce sont les teneurs de jeux de hasard, de force et d'adresse qui s'acharnent sur vous et vous assurent — toujours en allemand — que vous êtes appelé à faire fortune dans leur tente.

Mais s'il peut sembler étrange, au Belge surtout, de n'entendre que de l'allemand sur notre champ de foire, le contraire étonnerait plus encore le Malmédien habitué qu'il est à ne voir d'autres saltimbanques que des Allemands.

Hormis cela, le Belge ne trouve pas à première vue une grande différence entre notre foire et celles de son pays. Cependant, c'est en vain qu'il y chercherait la friture de pommes de terre, dont à un quart de lieue à la ronde, les douces senteurs de graisse brûlée ne manquent en Belgique à aucune kermesse ou *dicace*. Il ne trouvera pas non plus l'ancre où la jeteuse de cartes dévoile aux curieux un avenir d'autant plus en rose que le prix qu'il lui paie est plus élevé; ni ces petites tentes louches, sans enseignes, les parasites des foires en Belgique, où le soir venu, à la lumière d'une lampe fumeuse qui en éclaire à peine les rideaux rouges, on voit entrer d'impudents et hâves gamins, la cigarette aux lèvres cyniques et la calotte crapuleusement jetée sur l'oreille. Vainement aussi il cherchera toutes ces baraques de lutteurs, une des attractions principales des kermesses flamandes et ces autres, remplies d'images ou de figures en cire représentant des scènes de meurtre et d'assassinat, spectacles qui semblent destinés à un public échappé des bagnes et qu'il nous souvient avoir vus maintes fois sur les foires des faubourgs de

Bruxelles. Rien de ces choses qui répugneraient aux Malmédiens ne blesse l'œil du spectateur, mais au contraire la majeure partie des tentes porte le cachet d'une certaine élégance — une élégance de foire sans doute — qui néanmoins à ce titre est de bon aloi. Et non seulement les grands établissements, tels que cirques, hippodromes, théâtres, chevaux de bois assez riches pour la plupart, témoignent en faveur du sens esthétique relatif de leur propriétaire, mais les petites tentes aussi et les boutiques sont propres et gaies.

Que de souvenirs lointains ces petites boutiques blanches, alignées sur le haut du marché jusque dans le Châtelet, n'évoquent-elles pas en nous au milieu de ce tohu-bohu. Ce sont d'anciennes connaissances qui, chaque année nous reviennent, toujours les mêmes dans l'évolution générale de tout ce qui les entoure. Devant les yeux de la présente génération elles étalent les mêmes jouets qui nous ont tenté en notre enfance. Voici le cheval en bois aux jambes raides et à la tête carrée, peint de blanc et tacheté de noir et dont la queue est un sifflet qui se dresse derrière comme pour inviter à souffler dedans. Là-haut à une latte au plafond pendent les mêmes trompettes en zinc bariolées et à l'embouchure en porcelaine, et les mêmes fouets à lanière de coton qu'on nous donnait pour notre « foire ». Et ces articles pour fillettes ce sont de simples poupées au corps de toile rempli de sciure, à la tête et aux mains en porcelaine, affublées de robes bleues ou rouges comme en portaient nos grand-mères le jour de leur première communion. Et voici, entassés sur un coin de table, de grands morceaux du même pain d'épice sec, dont nous offrions un morceau de 5 phennigs à nos parents avec le secret espoir qu'ils n'en voudraient pas, mais qu'ils acceptaient souriants pour nous en régaler après. Et vraiment voici encore, dans une boîte, ces cœurs en sucre rose, dont personne ne veut plus aujourd'hui, avec dessus les deux pigeons blancs symboliques et au-dessous, sur une bande de papier, un verset parlant d'amour inaltérable et de fidélité éternelle, et que les amoureux de jadis offraient en ce jour à leur promise. Sur un autre coin de la table se trouve encore le vieux tourniquet à la luisante flèche en cuivre où on tentait, pour 4 phennigs, une fortune consistant en quelques bonbons.

Du reste, les jeux ne manquent pas sur cette foire et chaque année nous retrouvons les mêmes : C'est d'abord le « *djeu à platènes* ». Là, avec cinq disques en zinc qu'on loue pour 10 phennigs on doit aller couvrir, sur une table à environ deux mètres du joueur, un rond de papier numéroté, généralement de la grandeur d'une de ces « platines ». Si le joueur réussit, il reçoit l'objet désigné par

le numéro couvert : pipe allemande, accordéon ou portrait de l'empereur.

Puis vient le « *djeû ds anês* » où on reçoit, au même prix que ci-dessus, cinq anneaux qu'on lance un à un pour enfiler les canifs qui se trouvent à distance.

Plus loin, c'est un tir qui fait concurrence à ses vis-à-vis les poupées. Ici on casse des pipes au moyen de boules remplies d'étoupes, là on fait la même chose plus élégamment à l'aide d'une carabine.

Et enfin, là-bas où la foule est plus compacte, nous trouvons la loterie qui, sans contredit, attire le plus grand nombre de joueurs.

Mais avant de faire le « tour de foire », on ne doit pas manquer de faire une visite à la marchande de cerises du pays de Trèves, qu'on trouve chaque année sur le même coin du Marché. C'est l'usage qu'on en mange à la St-Pierre et c'est toute une affaire que ces cerises qui font bien longtemps avant la fête l'objet de maintes conversations à table. Selon le temps qu'il fait, on se demande s'il y en aura ou s'il n'y en aura pas. On dispute sur les prix, qui varient selon que l'année est bonne ou mauvaise, de 15 à 40 pfennigs la livre.

Après avoir fait cet achat indispensable, le Malmédien continue sa promenade à travers la foire, puisant dans le cornet ouvert qu'il tient d'une main, les fruits dont il projette nonchalamment les pierres d'un souffle vigoureux sur le dos de ceux qui se bousculent devant lui.

Mais tout à coup une grosse goutte de pluie tombant sur un chapeau de paille ou sur une blouse claire, fait lever la tête à tout le monde. Là-haut, au ciel, bleu encore il y a un moment, un nuage noir s'étend et grossit à vue d'œil. Bientôt la pluie tombe drue et alors c'est un sauve-qui-peut général devant l'orage de la St-Pierre, l'orage traditionnel qui éclate. Car comme il n'y a pas de St-Pierre sans cerises, il n'y en a pas non plus sans orage.

Les chevaux de bois arrêtent leur course folle, le cirque baisse son cône et les boutiquiers sauvent ce qu'ils peuvent de leurs marchandises dans leurs voitures et sous les porches hospitaliers du Marché. Bientôt la place où se déchaîne l'orage, un orage tel qu'on en voit en Ardennes — avec éclats de foudre, roulements de tonnerre, averses diluviales, bourrasques et tout le tremblement, — la place est déserte. Tout le monde s'est réfugié dans les cabarets bondés ou dans la salle de danse la plus proche devant laquelle, le drapeau portant les mots « Bal à grand orchestre. — Entrée libre » claqué au vent furieusement.

Dans cette salle, comble aussi, sans souci de l'orage qui gronde, se

succèdent joyeusement les valse et les schottichs. Aux sons de trois ou quatre violons et clarinettes qui miaulent là-haut et forment le grand orchestre, tourne une foule de citadins, et une foule plus grande de ruraux venus tant pour la foire que pour le pèlerinage à Notre-Dame des Malades, ou à l'église paroissiale en l'honneur des Sts-Pierre et Paul. Après avoir satisfait à leur dévotion et avoir fait leurs achats, ils entendent s'amuser maintenant. Les conversations menées dans les différents dialectes de la Wallonie prusienne, des localités belges de la frontière et dans une foule de dialectes allemands de l'Eifel sont aussi bruyantes que sont tapageurs les accoutrements des *tîhes* dont les cheveux lisses sont couverts d'une cornette à grosse touffe de fleurs jaunes ou rouges qui se balance à chaque pas de la danse, et qui ont noué sur leur jupon de coton à grands dessins un tablier bleu ou vert. Mais il n'est pas que les Allemandes qui ont une prédilection pour les cornettes aux couleurs voyantes, bon nombre de femmes de Francorchamps sous ce rapport sont des « *tîhes* ».

Quant aux paysannes de nos villages elles se contentent encore pour la plupart de l'ancien *barada* ou du mouchoir brodé de fleurs de soie qui leur encadre la figure. Comme seul bijou scintille à leur cou sur une simple robe noire, une croix en or que déjà l'aïeule exhibait aux grands jours de fête.

Et toute cette jeunesse jouflue et hâlée, allégrement fait entendre dans le flic-flac des escarpins des jeunes filles anémiques de la Ville, le clapotage sonore de ses gros souliers ferrés. Mais leurs cavaliers, par contre, semblent de plus en plus mépriser l'ancien sarrau de leurs pères et lui préfèrent un complet qui, tant par la coupe que par la qualité et la teinte de l'étoffe, indique qu'il vit le jour sur quelque établi de village.

Le soir venu quand les paysans sont retournés, le bal reprend le caractère habituel, sauf que les couples font volontiers la navette entre la salle de danse et les chevaux de bois qui, maintenant, resplendent dans toutes les lumières d'innombrables poires électriques.

Enfin, vers minuit, la foire prend fin, le vacarme cesse, les lumières s'éteignent et seuls quelques noceurs se rassemblent encore dans les cafés pour commenter les faits de la journée.

Le lendemain, à l'exception peut-être d'un cirque ou d'un théâtre, toute la foire a disparu et des merveilles de la veille il ne reste sur le marché qu'un tas de débris épars que le tombereau communal emporte vers une destination inconnue.



## Deux chansons sur les couvents

I

### Ah ! venez au couvent

RONDE ENFANTINE

Quand j'é - tais pe - tite A l'â - ge de quinze ans J'enten - dais Jé -  
sus Qui m' disait sou - vent : Ah ! venez mon en - fant Ah ! venez au cou -  
vent.

1.

Quand j'étais petite  
A l'âge de quinze ans,  
J'entendais Jésus  
Qui me disait souvent :  
*Ah ! venez, mon enfant,  
Ah ! venez au couvent.*

2.

J'entendais...  
Vous aurez Marie  
Pour votre maman.  
*Ah ! venez...*

3.

Vous aurez Jésus  
Pour votre cher amant.

4.

Vous aurez les anges  
Pour tous vos parents.

5.

Vous serez maîtresse  
Des petits enfants.

6.

Vous les punirez  
Quand ils s'ront méchants.

7.

Vous les embrasserez  
Quand ils s'ront savants.  
*Ah ! venez mon enfant,  
Ah ! venez au couvent.*

Cette ronde est très populaire, surtout dans les écoles catholiques, où elle est souvent chantée par les enfants pendant les récréations. Elle se composait autrefois des quatre premiers couplets ; la suite est une ajoute relativement récente, datant d'environ vingt ans ; on signale au 3<sup>e</sup> couplet cette variante : « Vous aurez Jésus pour votre parent », et ce texte est actuellement préféré, bien qu'il amène une répétition au 4<sup>e</sup> couplet.

II

### Non, non, pas d'couvent !

CRAMIGNON LIÉGEAIS

Mon père veut me faire bé - guine Béguine de - dans un cou -  
vent Ma mère a déjà par - lé A la dame du cou -  
vent Non non pas d'cou - vent : Mère il me faut un a - mant !

1.

Mon père veut me faire béguine  
Béguine dedans un couvent.  
Ma mère a déjà parlé  
A la dame du couvent.  
*Non, non, pas d'couvent :  
Mère, il me faut un amant !*

2.

Au couvent ma très chère mère  
On y vit trop pauvrement.

3.

On y jeûne tout le Carême  
Et le reste à l'avenant.

4.

On y couche dessus la terre  
On y pleure tous les moments.

5.

Je serai bien plus heureuse  
Dedans les bras d'un amant.

6.

Il me contera ses peines  
Moi les miennes pareillement.

7.

Et nous coucherons ensemble  
Comme ont fait tous nos parents.

#### Variante

3.

On n'y voit que de vieux prêtres  
Pour s'y confesser souvent.

4.

J'aime mieux vivre dans la misère  
Avec mari et enfants.

5.

Que d'aller au réfectoire  
En faisant des yeux mourants.

## Documents et Notices

**Un souvenir du premier Empire.** — Dernièrement, je rencontrai un aimable vieillard qui, après les salutations d'usage, me tendit sa tabatière et m'engagea à y puiser, non pas en employant la phrase habituelle : En usez-vous ? mais par cette formule :

Acceptez une prise  
En souvenir de Marie-Louise.

Je n'acceptai pas la « prise », mais je lui demandai l'explication du distique, ce qu'il fit bien volontiers.

La voici : Lors d'un voyage en Belgique et en Hollande, Napoléon et Marie-Louise traversèrent le petit village de Tubise, où la population dressa « des fausses-portes » (arcs-de-triomphe). Au-dessus de l'une d'elles se lisait, en grandes lettres, cette inscription :

Il n'a pas fait une sottise  
En épousant Marie-Louise.

L'Empereur mit en belle humeur par la naïveté des vers (?), et ne voulant pas demeurer en reste de politesse, présenta sa tabatière au Maire, en prononçant ces paroles aimables :

Monsieur le Maire de Tubise  
Veut-il accepter une prise ?

Des gens, se disant bien informés, ou des jaloux, probablement des orangistes, revendiquèrent pour un Bourgmestre d'une commune hollandaise l'honneur et la gloire de l'entrevue. Ils prétendirent que Napoléon avait dit :

Lorsque vous prendrez une prise  
Rappelez-vous Marie-Louise.

A qui revient la palme ? Nous posons la question sans tenter de la résoudre.

*Émile Hublard.*

— Les souvenirs du premier Empire ne sont pas rares dans le folklore ; l'histoire légendaire de Napoléon a tenté, en France et en Belgique, plusieurs écrivains distingués, qui ne paraissent cependant point avoir conduit leur enquête bien loin dans la tradition orale.

Nous profiterons de l'occasion présente pour signaler à l'attention le petit couplet suivant :

J'ai é - té dans plu - sieurs ba - tail - les Sans a -  
voir été bles - sé En Rus - sie et comme en Es -  
pa - gne Et le Ciel m'a proté - gé Mais arri -  
vé à Mont-Saint - Jean C'est là qu'il a vu couler mon  
sang Et rata - plan et rata - plan C'est moi l'am -  
bour du régi - ment Plan ! Plan !

Ce couplet est fort connu des fillettes dans nombre de localités du pays wallon, surtout dans les villes, par exemple à Nivelles, Namur, Liège... Il sert à ces enfants pour rythmer leurs sauterelles à la corde.

O. C.

**Feux de la Saint-Jean.** — M. le docteur ALEXANDRE attire notre attention sur un texte curieux relatif aux feux de la Saint-Jean (24 juin) à Liège, en 1478. C'est un extrait de la célèbre *Chronique d'Adrien d'Oudenbosch*, moine de Saint-Laurent, à Liège, éditée par la « Société des Bibliophiles liégeois » en 1902 (page 255).

« In die Acacii et sociorum ejus natus est Philippus filius primogenitus » Maximiliani ducis, ex Maria filia unica Karoli ducis Burgundiae, Brabantiae, etc., de cujus nativitate gavisus sunt multi, et dominus Laeodiensis » fecit construi magnum ignem ante palatium, et duci choreas circa ignem » in festo S. Johannis, et Dominica infra, et fuit ipse praesens usque ad XI. » horam noctis ».

Voici la traduction de ce texte, extraite du volume xxxvi des Publications des Bibliophiles liégeois, in-8°, en cours d'impression (p. 286).